

SESSION 2024

**AGREGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER**

Section : LETTRES CLASSIQUES

**COMPOSITION À PARTIR D'UN OU DE PLUSIEURS TEXTES
D'AUTEURS**

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Il appartient au candidat de vérifier qu'il a reçu un sujet complet et correspondant à l'épreuve à laquelle il se présente.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier.

Le fait de rendre une copie blanche est éliminatoire

Tournez la page S.V.P.

A

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours interne de l'Agrégation de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAI	0201A	101	0559

► **Concours interne du CAER / Agrégation de l'enseignement privé :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAH	0201A	101	0559

Histoire d'une Grecque moderne de l'Abbé Prévost est inscrit, pour l'objet d'étude « Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle », au programme national d'œuvres de la classe de Première. Il est associé à un parcours intitulé « Récits du soupçon ». Les six extraits suivants vous sont proposés. Dans un développement composé et rédigé, vous présenterez, à partir de l'analyse que vous ferez de ce corpus, les modalités de son exploitation dans un projet didactique à l'intention d'une classe de Première.

Liste des textes :

Abbé Prévost, *Histoire d'une Grecque moderne*, édition d'Alan J. Singerman, Paris, Flammarion, GF, n°612, 2023.

- Texte 1 : incipit, du début, p.55, jusqu'à « ... le tourment continuel de ma vie. », p.56
- Texte 2 : de « Le moindre de mes desirs ... », p.73, jusqu'à « ... celle de l'habitude. », p.74
- Texte 3 : de « Si l'on a fait ... », p.93, jusqu'à « ... que de vivacité d'esprit. », p.94
- Texte 4 : de « Cependant je m'imaginai ... », p.200, jusqu'à « ... étrange dans mon humeur. », p.201
- Texte 5 : de « Elle passa effectivement dans le cabinet ... », p.234, jusqu'à « ... j'en veux laisser le jugement. », p.236
- Texte 6 : de « Cependant mon cœur ... », p.254, à « ... dans la place même qu'elle avoit occupée. », p.255

Texte 1 : incipit, du début, p.55, jusqu'à « ... le tourment continuel de ma vie. », p.56

Ne me rendrai-je point suspect par l'aveu qui va faire mon exorde ? Je suis l'amant de la belle Grecque dont j'entreprends l'histoire. Qui me croira sincère dans le récit de mes plaisirs ou de mes peines ? Qui ne se défiera point de mes descriptions et de mes éloges ? Une passion violente ne fera-t-elle point changer de nature à tout ce qui va passer par mes yeux ou par mes
5 mains ? En un mot, quelle fidélité attendra-t-on d'une plume conduite par l'amour ? Voilà les raisons qui doivent tenir un lecteur en garde. Mais s'il est éclairé, il jugera tout d'un coup qu'en les déclarant avec cette franchise j'étois sûr d'en effacer bientôt l'impression par un autre aveu. J'ai longtems aimé, je le confesse encore, et peut-être ne suis-je pas aussi libre de ce fatal poison que j'ai réussi à me le persuader. Mais l'amour n'a jamais eu pour moi que des rigueurs. Je n'ai
10 connu ni ses plaisirs, ni même ses illusions, qui dans l'aveuglement où j'étois auroient suffi sans doute pour me tenir lieu d'un bien réel. Je suis un amant rebuté, trahi même, si je dois m'en fier à des apparences dont j'abandonnerai le jugement à mes lecteurs ; estimé néanmoins de ce que j'aimois, écouté comme un père, respecté comme un maître, consulté comme un ami ; mais quel prix pour des sentimens tels que les miens ! Et dans l'amertume qui m'en reste encore,
15 est-ce des louanges trop flatteuses ou des exagérations de sentimens qu'on doit attendre de moi pour une ingrate qui a fait le tourment continuel de ma vie ?

Texte 2 : de « Le moindre de mes desirs ... », p. 73, jusqu'à « ... celle de l'habitude. », p.74

Le moindre de mes desirs paroissant une loi pour Théophraste, elle me promit de m'apprendre naturellement ce qu'elle savoit de sa naissance et des aventures de sa vie. J'ai commencé à me connoître, me dit-elle, dans une ville de la Morée, où mon père passoit pour étranger, et ce n'est que sur son témoignage que je me crois grecque, quoiqu'il m'ait toujours caché le lieu de ma naissance. Il étoit pauvre, et n'ayant aucun talent pour acquérir plus de richesses, il m'éleva dans la pauvreté. Cependant je ne puis me rappeler aucune circonstance d'une misère que je n'ai jamais sentie. À peine étois-je âgée de six ans, que je me trouvai transportée à Patras ; je me souviens de ce nom, parce que c'est la première trace que ma mémoire conserve de mon enfance. L'abondance où je m'y trouvai après une vie fort dure, fit aussi sur moi des impressions qui n'ont pu s'effacer. J'avois mon père avec moi ; mais ce ne fut qu'après avoir passé plusieurs années dans cette ville que je connus distinctement ma situation, en apprenant à quel sort j'étois destinée. Mon père, sans être esclave et sans m'avoir vendue, s'étoit attaché au gouverneur turc. Quelques agrémens qu'on trouvoit dans ma figure lui avoient servi de recommandation auprès du gouverneur, qui s'étoit engagé à le nourrir pendant toute sa vie, et à me faire élever avec soin, sans autre condition que de me livrer à lui lorsque j'aurois atteint l'âge qui répond au désir des hommes. Avec un logement et sa nourriture, mon père obtint un petit emploi. J'étois élevée sous ses yeux, mais par une esclave du gouverneur, qui attendit à peine que je fusse à l'âge de dix ans pour me parler du bonheur que j'avois eu de plaire à son maître, et de l'espérance dans laquelle il prenoit soin de mon éducation. Ce qui m'étoit annoncé comme la plus haute fortune ne se présenta plus à mon imagination que sous cette forme. L'éclat de plusieurs femmes qui composoient son serraïl, et dont on me représentoit l'heureuse condition, excitoit mon impatience. Cependant il étoit dans un âge si avancé que mon père, désespérant d'en tirer pour toute sa vie les avantages qui l'avoient attiré à Patras, commençoit à se repentir d'un engagement dont il avoit à recueillir des fruits si courts. Il ne me communiquoit point encore ces réflexions ; mais n'ayant point d'obstacle à craindre des principes où l'on m'élevoit, il se lia secrettement avec le fils du gouverneur, qui marquoit déjà beaucoup de passion pour les femmes, et il lui proposa d'entrer dans les droits de son père aux mêmes conditions. On me fit voir à ce jeune-homme. Il prit une vive passion pour moi. Plus impatient que son père, il exigea du mien que le terme de leur convention fût abrégé. Je fus livrée à lui dans un âge où j'ignorois encore la différence des sexes.

Vous voyez que le goût du plaisir n'a point eu de part à ma mauvaise fortune, et que je suis moins tombée dans le desordre que je n'y suis née. Aussi n'en ai-je jamais connu la honte ni les remords. L'augmentation des années ne m'a pas même apporté de lumières qui aient pu servir à rectifier mes principes. Je n'ai pas connu non plus dans ces premiers tems les desirs dont se forment les passions. Ma situation étoit celle de l'habitude.

Texte 3 : de « Si l'on a fait ... », p. 93, jusqu'à « ... que de vivacité d'esprit. », p.94

Si l'on a fait, en lisant ce récit, une partie des réflexions qu'il me fit naître, on doit s'attendre à celles qui vont le suivre. En mettant à part les différences du langage, je trouvai à la jeune Greque tout l'esprit que Chéribert m'avoit vanté. J'admire même que sans autre maître que la nature, elle eût arrangé ses aventures avec tant d'ordre, et qu'en m'expliquant ses rêveries ou ses méditations, elle eût donné un tour philosophique à la plupart de ses idées. Le développement en étoit sensible, et je ne pouvois la soupçonner de les avoir empruntées d'autrui, dans un pays où l'esprit ne se tourne pas communément à cette sorte d'exercice. Je crus donc lui découvrir un riche naturel, qui étant accompagné d'une figure extrêmement touchante, en faisoit sans doute une femme extraordinaire. Ses aventures n'eurent rien de révoltant pour moi, parce que depuis quelques mois que j'étois à Constantinople, il m'arrivoit tous les jours d'apprendre les plus étranges événemens par rapport aux esclaves de son sexe, et la suite de cette relation en fournira bien d'autres exemples. Je ne fus pas surpris non plus du récit qu'elle m'avoit fait de son éducation. Toutes les provinces de la Turquie sont remplies de ces pères infames, qui forment leurs filles à la débauche, et qui n'ont point d'autre occupation pour soutenir leur vie, ou pour avancer leur fortune.

Mais en examinant l'impression qu'elle prétendoit avoir ressentie d'une conversation d'un moment, et les motifs qu'elle avoit eus pour souhaiter de m'avoir l'obligation de sa liberté, je ne pus me livrer si crédulement à l'air de naïveté et d'innocence qu'elle avoit su mettre dans sa contenance et dans ses regards. Plus je lui avois reconnu d'esprit, plus je lui soupçonnois d'adresse ; et le soin qu'elle avoit eu de me faire remarquer plusieurs fois sa simplicité, étoit précisément ce qui me la rendoit suspecte. Aujourd'hui comme du tems des anciens, la bonne-foi grecque est un proverbe ironique. Ce que je pus donc m'imaginer de plus favorable, fut qu'étant lasse du serrail, et flattée peut-être de l'espérance d'une vie plus libre, elle avoit pensé à quitter Chéribert pour changer de condition, et que dans la vue de m'inspirer quelques sentimens de tendresse, elle avoit profité du discours que je lui avois tenu, pour me prendre du côté par lequel je lui avois paru sensible. Si je supposois quelque réalité dans la description qu'elle m'avoit faite de ses agitations de cœur et d'esprit, il étoit aisé d'en trouver la cause dans la situation d'une jeune personne qui n'avoit pas dû goûter beaucoup de plaisir près d'un vieillard. Aussi m'avoit-elle vanté la modération du bacha. Et pour ne rien déguiser, j'étois à la fleur de mon âge ; et si l'on ne me flattois pas sur ma figure, elle avoit pu faire impression dans un serrail sur une jeune fille à qui je supposois autant de chaleur de tempérament que de vivacité d'esprit.

Texte 4 : de « Cependant je m’imaginai ... », p.200, jusqu’à « ... étrange dans mon humeur. », p.201

5 Cependant je m’imaginai que le fond de cette nouvelle intrigue ne seroit point échappé à Théophé. Je brûlois d’ailleurs du desir de la revoir. C’étoit une impatience si vive que les trois jours que j’avois été obligé de passer à la ville m’avoient paru d’une mortelle longueur ; et qu’en faisant quelquefois une réflexion sérieuse sur l’état de mon cœur, j’avois quelque confusion de lui avoir laissé prendre sur moi tant d’ascendant. Mais étant convenu avec moi-même de me livrer à une passion dont j’espérois toute la douceur de ma vie, j’écartois tout ce qui auroit pu diminuer la force d’un sentiment si délicieux.

10 J’entrai dans l’appartement de Théophé, avec la résolution de n’en pas sortir sans avoir fait un traité solide avec elle. J’y trouvai Maria Rezati. Affreuse contrainte ! Elles s’étoient liées par une vive affection, et la Sicilienne, n’ayant pu s’imaginer qu’elle eût un autre attachement pour moi que celui de l’amour, avoit déjà hazardé quelques sollicitations sur le bonheur d’un commerce aussi tranquille qu’elle se figuroit le nôtre. Ce langage avait déplu à Théophé. A peine eut-elle reçu mes premières politesses, que, s’adressant à sa compagne : Dans l’erreur où vous êtes, lui dit-elle, vous serez étonnée d’apprendre de Monsieur que je ne dois rien à son amour, et que m’ayant comblée de bienfaits, je n’en ai l’obligation qu’à sa générosité. Elles paroisoient attendre toutes deux ma réponse. Je pénétrai mal le sujet de leur entretien ; et ne suivant que la vérité de mes sentimens, je répondis qu’en effet la beauté ne m’ayant jamais inspiré d’amour, je n’avois consulté que les mouvemens de mon admiration dans les premiers services que je lui avois rendus ; mais il faut si peu de tems pour vous connoître, repris-je en 20 lui jettant un regard passionné, et quand on a découvert ce que vous valez, il est si nécessaire de vous dévouer toute sa tendresse... Théophé, qui sentit où ce discours m’alloit conduire, l’interrompit adroitement. Je me flatte à la vérité, me dit-elle, que vos propres faveurs ont pu vous faire prendre pour moi quelque amitié ; et c’est un bien que je trouve si précieux qu’il me tiendra lieu éternellement de fortune et de plaisir. Elle changea aussi-tôt d’entretien. Je 25 demeurai dans une incertitude qui mit un changement beaucoup plus étrange dans mon humeur.

Texte 5 : de « Elle passa effectivement dans le cabinet ... », p.234, jusqu'à « ... j'en veux laisser le jugement. », p.236

Elle passa effectivement dans le cabinet, et je n'eus pas même la hardiesse de faire le moindre effort pour la retenir. La voix, le mouvement, la réflexion, toutes mes facultés naturelles étoient comme suspendues par l'excès de mon étonnement et de ma confusion. Je me serois précipité dans un abîme, s'il s'en étoit ouvert un devant moi, et la seule idée de ma situation me paroissoit un tourment insupportable. J'y demeurai néanmoins fort longtems sans retrouver assez de force pour en sortir. Mais il falloit que cet état fût en effet bien violent, puisque le premier domestique que je rencontrai fut alarmé de l'altération de mon visage, et que répandant aussi-tôt l'alarme dans ma maison, il attira autour de moi tous mes gens, qui s'empressèrent de m'offrir les secours qu'ils croyoient nécessaires à ma santé. Théophé même, avertie par le tumulte, oublia la résolution qu'elle avoit formée de ne pas sortir de son cabinet. Je la vis accourir avec inquiétude. Mais sa vue redoublant toutes mes peines, je feignis de ne l'avoir point apperçue. J'assurai mes gens qu'ils s'étoient alarmés sans raison, et je me hâtai de me renfermer dans mon appartement.

J'y passai plus de deux heures, qui ne furent pour moi qu'un instant. Que de réflexions amères et que de violentes agitations ! Mais elles aboutirent enfin à me faire reprendre le parti dont je m'étois écarté. Je demeurai convaincu que le cœur de Théophé étoit à l'épreuve de tous les efforts des hommes, et soit caractère naturel, soit vertu acquise par ses études et par ses méditations, je la regardai comme une femme unique, dont la conduite et les principes devoient être proposés à l'imitation de son sexe et du nôtre. La confusion qui me restoit de son refus me devint facile à dissiper lorsque je me fus arrêté invariablement à cette résolution. Je voulus même me faire un mérite auprès d'elle d'être entré si promptement dans ses vues. Je la rejoignis dans son cabinet, et lui déclarant que je me rendois à la force de ses exemples, je lui promis de me borner aussi longtems qu'elle le souhaiteroit à la qualité du plus tendre et du plus ardent de ses amis. Que cette promesse étoit combattue néanmoins par les mouvemens de mon cœur, et que sa présence étoit propre à me faire rétracter ce que j'avois reconnu juste et indispensable dans un moment de solitude ! Si l'idée que j'ai à donner d'elle dans la suite de ces mémoires ne répond pas à celle qu'on en a dû prendre jusqu'ici sur des épreuves si glorieuses pour sa vertu, n'ai-je point à craindre que ce ne soit de mon témoignage qu'on se défie, et qu'on n'aime mieux me soupçonner de quelque noir sentiment de jalousie qui auroit été capable d'altérer mes propres dispositions, que de s'imaginer qu'une fille si confirmée dans la vertu ait pu perdre quelque chose de cette sagesse que j'ai pris plaisir jusqu'à présent à faire admirer ? Quelque opinion qu'on en puisse prendre, je ne fais cette question que pour avoir occasion de répondre qu'on me trouvera aussi sincère dans mes doutes et dans mes soupçons que je l'ai été dans mes éloges, et qu'après avoir rapporté ingénument des faits qui m'ont jetté moi-même dans les dernières incertitudes, c'est au lecteur que j'en veux laisser le jugement.

Texte 6 : de « Cependant mon cœur ... », p.254, à « ... dans la place même qu'elle avait occupée. », p.255

Cependant mon cœur n'étoit qu'à demi soulagé. Le mouvement que j'avois entendu dans la chambre me laissoit encore des doutes. La clef étoit restée à la porte. J'y entrai, dans l'espérance de trouver quelque vestige de ce qui m'avoit alarmé. C'étoit peut-être une chaise ou un rideau que Théophé avoit elle-même remué. Mais en portant un œil curieux dans toutes les parties de la chambre, j'aperçus une petite porte qui donnoit sur un escalier dérobé, et que je n'avois point encore eu l'occasion de remarquer. Toutes mes agitations se renouvelèrent à cette vue. Voilà le chemin du comte, m'écriai-je douloureusement. Voilà la source de ma honte ; et celle de ton crime, misérable Théophé ! Je ne pourrois donner qu'une foible idée de l'ardeur avec laquelle j'examinai tous les passages, pour m'assurer où l'escalier pouvoit conduire. Il conduisoit dans une cour écartée, et la porte qui étoit au pied paroissoit fermée soigneusement. Mais ne pouvoit-elle pas avoir été ouverte pendant la nuit ? Il me vint à l'esprit que si j'avois des lumières certaines à espérer, c'étoit au lit même de Théophé, qui étoit encore en desordre. Je saisis avidement cette pensée. Je m'en rapprochai avec un redoublement de crainte, comme si j'eusse touché à des éclaircissemens qui emportoient la dernière conviction. J'observai jusqu'aux moindres circonstances, la figure du lit, l'état des draps et des couvertures. J'allai jusqu'à mesurer la place qui suffisoit à Théophé, et à chercher si rien ne paroissoit foulé hors des bornes que je donnois à sa taille. Je n'aurois pu m'y tromper ; et quoique je fisse réflexion que dans une grande chaleur elle pouvoit s'être agitée pendant le sommeil, il me sembloit que rien n'étoit capable de me faire méconnoître ses traces. Cette étude, qui dura longtems, produisit un effet que j'étois fort éloigné de prévoir. N'ayant rien découvert qui n'eût servi par degrés à me rendre plus tranquille, la vue du lieu où ma chère Théophé venoit de reposer, sa forme que j'y voyois imprimée, un reste de chaleur que j'y trouvois encore, les esprits qui s'étoient exhalés d'elle par une douce transpiration, m'attendrirent jusqu'à me faire baiser mille fois tous les endroits qu'elle avoit touchés. Fatigué comme j'étois d'avoir veillé toute la nuit, je m'oubliai si entièrement dans cette agréable occupation, que le sommeil s'étant emparé de mes sens, je demurai profondément endormi dans la place même qu'elle avoit occupée.